

Conception : EM Strasbourg

RÉSUMÉ DE TEXTE

OPTION TECHNOLOGIQUE

Mardi 10 mai 2016, de 8 h. à 11 h.

Résumez en QUATRE CENTS MOTS le texte suivant. Une tolérance de 40 mots est admise : le résumé devra être strictement compris entre 380 et 420 mots. Les candidats doivent indiquer sur leur copie le nombre employé de 50 en 50 (marque dans le texte et en regard dans la marge), ainsi que le total exact à la fin. Les correcteurs tiendront compte de la présentation de la copie et de la correction de la langue.

N.B. :

Il n'est fait usage d'aucun document ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite

Aujourd'hui, la rayure des enfants est tout à fait saine et sereine, ludique et dynamique, toutes qualités sur lesquelles s'appuient les firmes commerciales pour vendre des produits destinés aux plus jeunes et à tous ceux qui souhaitent le rester. Un exemple remarquable de cette utilisation de la rayure à des fins commerciales est constitué par le dentifrice de la célèbre marque Signal, apparu à la fin des années soixante et prioritairement destiné aux jeunes. Il s'agit d'une pâte blanche habillée sur son pourtour de rayures rouges. Au sortir du tube, l'effet est superbe. Et d'une efficacité totale. La présence de rayures souligne le caractère hygiénique du dentifrice, en fait un produit sophistiqué, semble accélérer la sortie de la pâte et en même temps l'égayer, la rend drôle, appétissante, et transforme le brossage des dents en un acte totalement ludique. Ce dentifrice blanc à rayures rouges, on a envie d'en manger ! De fait, on en consomme plus que du dentifrice ordinaire. Les tubes se vident plus vite parce qu'avec lui se brosser les dents n'est plus une corvée mais un plaisir. On pose donc sur les poils de la brosse davantage de pâte. En termes de marketing, la création d'un tel produit a été un coup de génie. Sitôt lancé, ce dentifrice Signal a occupé sur le marché une place de premier plan, puis a été imité par d'autres firmes. Aucune, toutefois, ne paraît avoir atteint le succès de cette marque pionnière, dont le nom même, Signal, associé aux rayures, constitue une véritable armoirie parlante : toute rayure est d'abord et toujours *signalétique*.

C'est au plus haut point le cas de la rayure sportive, qui est faite pour être vue de loin et qui partage avec la rayure enfantine de nombreux caractères : elle est non seulement signalétique mais aussi hygiénique (elle touche le corps), ludique, estivale, jeune, dynamique. Comme l'enfant, le sportif, grand utilisateur de rayures, est un « drôle de zèbre », qui se situe sur les marges de la société, où il retrouve le clown, le saltimbanque, l'homme de théâtre et tous ceux qui se donnent en spectacle. Le port de tenues rayées sur les terrains de sport peut donc être pris sinon comme une marque d'exclusion, du moins comme un écart et un déguisement. Par bien des aspects, le sportif est l'histrion des temps modernes.

Mais il y a dans la rayure sportive une fonction supplémentaire et essentielle qui n'existe que très discrètement chez l'enfant et le comédien : la fonction emblématique. Par l'usage de tel type de rayures plutôt que de tel autre, le sportif est situé dans une équipe et cette équipe, rattachée à un club, une ville, une région ou un pays. La rayure sportive obéit à des codes qui sont voisins de ceux des armoiries et des drapeaux. Dans toute compétition importante, mettant en scène des acteurs nombreux et bariolés – par exemple un grand match de football ou, mieux, ce que le spectacle sportif peut offrir de plus beau : les finales des épreuves d'athlétisme lors des Jeux olympiques –, il y a une forte dimension héraldique qui fait penser aux tournois médiévaux. Sur les maillots et sur les shorts des athlètes, les figures et les couleurs se déclinent comme sur les écus et les bannières des tournoyeurs. Et ces figures sont très souvent constituées par des rayures, horizontales, verticales, diagonales, rappelant les couleurs du club ou du pays. Comme le chevalier l'était de sa bannière, le sportif est vêtu de son drapeau.

Le vêtement de sport attend encore ses historiens. On aimerait ici disposer non seulement de travaux de synthèse mais aussi de répertoires figurés semblables à ceux – prolifiques au point d'être inquiétants – dont disposent les historiens des uniformes militaires. On aimerait aussi savoir pourquoi dans certains sports (base-ball, basket-ball, hockey sur glace, boxe) la plupart des arbitres ont conservé la tenue rayée qui était la leur dès l'origine, et pourquoi dans d'autres sports cette tenue, qui visuellement distinguait nettement les arbitres des compétiteurs, a été abandonnée (football, rugby, par exemple). On aimerait surtout savoir comment au sein d'un club donné se déclinent les rayures et les couleurs sur les maillots des différentes équipes (professionnels, amateurs, jeunes, réserves) de chaque sport, comment elles forment système, comment elles se greffent sur l'emblématique de la ville, comment les supporters en font usage, quelles sont leur origine, leur histoire, leur signification. Comment par exemple se répondent des rayures sportives « aristocratiques » (le ciel et blanc d'un club comme le Racing Club de France), estudiantines (le violet et blanc du Paris Université Club), corporatives (ASPTT, ASPP, etc.), militaires, ouvrières. Même pour un club de football aussi prestigieux que la Juventus de Turin, qui a fait triompher ses célèbres rayures verticales blanches et noires sur tous les terrains d'Europe, l'enquête reste à conduire presque entièrement. Cela est d'autant plus regrettable que, pour l'historien des signes et des codes sociaux, le sport – domaine où la documentation écrite et figurée est foisonnante – constitue un terrain d'investigation d'une richesse exceptionnelle.

Les drôles de zèbres sont parfois de vilains cocos. Le rayé représente en effet un accent si fort, tant du point de vue visuel que du point de vue social, que la frontière est souvent floue qui sépare la bonne rayure de la mauvaise. D'un côté, le marin, le baigneur, le sportif, le clown, l'enfant, de l'autre, le fou, le bourreau, le prisonnier, le criminel. Entre les deux, toute une palette de personnages qui participent du monde des uns et des autres et qui ont en commun de se situer sur les marges de la société. Celle-ci, surtout dans les périodes récentes où les significations de la rayure sont devenues multiples, sait jouer de cette polysémie pour entretenir l'ambiguïté ou la confusion.

A la Belle Epoque s'est ainsi mise en place, dans les milieux d'avant-garde, une certaine rayure « canaille » qui a survécu à la Première Guerre mondiale et qui s'est même prolongée fort avant dans le XX^e siècle. Elle s'exprime de préférence par une chemise ou un maillot à larges raies horizontales et de couleurs criardes. A la fois provocante, inquiétante et parodique, elle opère la fusion d'au moins trois catégories de rayures que nous avons déjà étudiées : celle des forçats, celle des matelots et celle des athlètes.

Car cette rayure est surtout masculine. C'est elle par exemple que porte Guy de Maupassant lorsqu'il va faire de l'aviron et s'encanailler sur les bords de Seine. C'est elle également que représentent souvent les peintres impressionnistes pour mettre en scène les hommes des faubourgs se divertissant dans des guinguettes au bord de l'eau en compagnie de demi-mondaines. Parce qu'elles attirent l'œil, parce qu'elles font écart, parce qu'elles sont musicales et cinétiques, les peintres ont toujours été attirés par les surfaces et les étoffes rayées. De bonne heure, ils les ont introduites dans leurs tableaux (nous avons évoqué plus haut les exemples de Jérôme Bosch et de Pierre Bruegel) et n'ont cessé de le faire au fil des siècles, depuis la peinture religieuse carolingienne jusqu'à l'art abstrait le plus contemporain. Quelques peintres sont même allés plus loin et ont fait de la rayure leur vêtement ou leur déguisement de prédilection. Tel fut le cas de Picasso, un « drôle de zèbre » s'il en fut, qui ne manquait jamais une occasion de s'exhiber en habits rayés, en haut comme en bas, et de proclamer bien fort que pour faire de la bonne peinture il fallait « se zébrer le cul ». Tel est également plus près de nous, dans un autre genre, le cas de Daniel Buren, grand iconoclaste lui aussi, dont les créations, depuis plus de trente ans s'articulent presque exclusivement autour du thème de la rayure. Comme au XIII^e siècle, celle-ci continue de faire scandale.

Avant d'analyser la fonction picturale et musicale de ces rayures contemporaines, soulignons combien la rayure « canaille » des années 1900 est encore bien présente aujourd'hui dans la publicité, dans la bande dessinée et dans le dessin d'humour. Un simple maillot rayé horizontalement suffit pour mettre en scène un sale gamin, un loubard, un malfrat ou un personnage inquiétant mais qui n'est pas nécessairement un criminel de grande envergure. La figure de Filochard dans les *Pieds nickelés* a longtemps constitué l'archétype du héros de bandes dessinées pourvu d'un semblable tricot rayé. En revanche, beaucoup plus menaçante est la rayure « Al Capone », apparue dans les années vingt et trente pour habiller les gangsters américains et les parrains de la mafia. Bien que tout aussi voyante, elle n'est plus horizontale mais verticale et prend place non plus sur une chemise ou sur un maillot mais sur un costume. Le cinéma a fait de ce costume un des attributs vestimentaires les plus récurrents de la pègre et a contribué à le répandre dans de nombreuses catégories d'images. En France et en Italie, la caricature et le dessin journalistique s'en servent presque quotidiennement pour souligner le caractère douteux ou véreux de tel ou tel homme politique. Un vulgaire costume à larges rayures suffit pour faire tomber la fragile barrière qui sépare l'élite du peuple du dangereux *mafioso*.

La rayure péjorative n'a donc pas disparu avec la fin des bagnes et le triomphe de la plage ou du sport. Elle est encore très actuelle dans notre société, même si cette présence se fait plus discrète ou plus étroitement codée que celle de la rayure positive. En outre, sa signification a évolué : elle ne désigne plus le Diable, comme au Moyen Age, ni même vraiment la transgression de l'ordre social, comme jadis et naguère. Désormais, elle évoque surtout le danger et fonctionne plus comme un signal que comme une marque d'exclusion. Le code de la route en fait un usage immodéré : partout abondent des rayures rouges et blanches qui avertissent d'un danger, invitent à la prudence ou interdisent tel ou tel accès. Attention, travaux ! Ralentir, contourner, s'arrêter, obéir : tels sont dans la rue et sur la route les messages directs ou indirects que nous envoie tout panneau rayé de rouge et de blanc. L'association de ces deux couleurs,

celle de l'interdiction et celle de la tolérance, met ici pleinement en valeur l'ambivalence de la rayure : elle est à la fois guide et obstacle, filtre et barrière. Dans certains cas, il est possible de passer, en respectant diverses contraintes ; dans d'autres, il faut impérativement s'arrêter. Ainsi devant les passages à niveau baissés, aux postes frontières, ou encore à la rencontre d'un barrage de police. Tous se signalent par une profusion de rayures rouges et blanches, qui non seulement se voient de loin – c'est même probablement ce qui aujourd'hui se voit du plus loin – mais suscitent un certain trouble, voire une véritable peur. Derrière ce type de rayures, le danger est toujours présent. Et, avec le danger, l'autorité – danger d'une autre sorte – incarnée par le gendarme, le policier, le garde ou le douanier. La rayure conduit souvent à l'uniforme et l'uniforme à la sanction.

La plupart de ces rayures rouges et blanches utilisées par la signalisation routière fonctionnent donc comme des écrans. Elles sont en quelque sorte l'image en raccourci d'une porte ou d'une palissade qui ne peuvent être franchies que sous certaines conditions. Une simple ligne horizontale rayée de rouge et de blanc et disposée en travers de la route (ce qui matérialise parfois un passage à niveau) a le même effet qu'une gigantesque grille qui serait rayée des mêmes couleurs et placée au même endroit. Nous cernons là un trait essentiel du fonctionnement de la rayure : la métonymie. Le rayé est une structure qui se répète à l'infini ; qu'il prenne place sur une surface minuscule ou sur une surface de grandes dimensions, ses propriétés restent les mêmes. La partie vaut pour le tout, la structure prime la forme. D'où cette extraordinaire plasticité d'emploi de la rayure et, au fil des siècles, la permanence de son usage comme marque, signe, insigne, emblème ou attribut, quels que soient les supports, les techniques et les contextes.

Le passage *clouté*, qui de nos jours n'est plus clouté mais formé d'une alternance de bandes blanches et noires semblables au pelage d'un zèbre (au point que les Allemands ont fini par appeler familièrement leurs passages cloutés *Zebrastreifen*), représente une autre forme de ces rayures routières qui ont à voir avec le danger, la barrière, l'interdiction et la permission. C'est là qu'il faut traverser mais pas n'importe quand ni n'importe comment. Les rayures au sol indiquent à la fois le passage et la difficulté du passage. Faisant alterner des zones vides et des zones pleines, elles nécessitent obéissance et précaution, comme s'il y avait danger de tomber dans l'espace séparant deux bandes blanches. Ici encore il s'agit d'un filtre, laissant passer les jambes du piéton mais retenant toute son attention.

Ce rôle de filtre est assumé par d'autres catégories de rayures, comme celles que l'on voit sur les persiennes et sur les stores. Ici aussi, il s'agit de faire écran tout en laissant passer, de protéger sans interdire complètement, d'arrêter ce qui est nocif et de guider ce qui est bienfaisant. Cette qualité de filtre est peut-être une des grandes vertus de la rayure. Nous l'avons déjà analysée à propos de l'hygiène du corps : des vêtements rayés posés directement sur la peau nue la protègent et la purifient. Nous la rencontrons à présent à propos de la maison : les volets à claire-voie, généralement faits d'un assemblage de lattes dessinant des rayures, protègent les habitants, spécialement les dormeurs, de tous les dangers venus de l'extérieur, qu'il s'agisse du bruit, du froid, du vent, des rôdeurs, des mauvais esprits ou du Diable lui-même. Comme les rayures des pyjamas, celles des persiennes assurent la quiétude du sommeil. Cette fonction de protection est si importante dans la maison paysanne traditionnelle qu'en plusieurs régions (Savoie, Piémont, Tyrol), lorsque les structures matérielles des volets ne forment pas comme des rayures, celles-ci sont alors peintes directement sur le bois.

Parfois, l'excès va à l'encontre de la protection recherchée. Trop de rayures ne filtrent plus le danger mais au contraire semblent l'attirer. Alfred Hitchcock a construit un film entier sur ce thème, *Spellbound (La Maison du docteur Edwards)*, tourné en 1945. Il y dépeint la phobie des raies et des rayures éprouvée par un homme qui souffre d'un complexe de culpabilité à la suite de la mort de son jeune frère, empalé sur une grille alors qu'enfants ils jouaient ensemble. Les zélateurs d'Hitchcock ne prisent guère ce film, qu'ils considèrent comme un « médiocre mélodrame psychanalytique », mais le spécialiste de la rayure ne peut qu'admirer la virtuosité avec laquelle l'oncle Alfred a mis en images le mouvement obsessionnel des formes et des figures rayées : jeux d'ombre et de lumière à travers un store, vues de grilles et de barreaux, traces sur une piste de ski, défilement accéléré des traverses de chemin de fer et des poteaux électriques vus à travers la vitre d'un train roulant à grande vitesse. A voir ce film, on sent pleinement comment et combien l'univers des rayures peut être un univers inquiétant, assourdissant, aliénant, à force de répéter les mêmes alternances de séquences bichromes. Toute rayure est un rythme,

une musique même, et, comme toute musique, elle peut, au-delà de l'harmonie et du plaisir, déboucher sur le vacarme, la déflagration puis la folie.

Ces rapports entre la rayure et la musique sont anciens, profonds et multiformes. Sur le plan social, ils s'expriment d'abord par le vêtement. Dans la Rome antique déjà, certains musiciens et histrions portent des tenues rayées, comme le feront plus tard les ménestrels de l'époque féodale, les anges instrumentistes de la peinture gothique, ou les *jazzmen* de la première moitié de notre siècle. Le musicien s'est toujours situé sur les franges de la société ; il n'y a rien d'étonnant à le voir vêtu de rayures, comme tous les exclus et les réprouvés que nous avons rencontrés. En outre, jouer de la musique ne peut qu'inviter à s'inscrire dans un décor rayé. Une simple portée, les cordes d'un violon ou d'une harpe, les tuyaux d'un orgue, un clavier de piano ne sont-ils pas en eux-mêmes des sortes de rayures ?

Cependant, les relations que la rayure noue avec la musique sont plus intimes, plus essentielles, presque ontologiques. La rayure est fondamentalement une *musica*, au plein sens que le latin médiéval donne à ce terme extrêmement riche, bien plus riche que le mot français « musique ». Comme la *musica*, la rayure est à la fois sonorités, séquences, mouvements, rythmes, harmonies, proportions. Comme elle, elle est mode, fluide, durée, émotion, joie. Toutes deux partagent un vocabulaire commun : échelle, gamme, ton, degré, ligne, gradation, écart, intervalle, etc. Toutes deux, surtout, ont un lien avec la notion d'*ordre*, qu'il soit classement ou commandement. La musique institue un ordre entre l'homme et le temps. La rayure institue un ordre entre l'homme et l'espace. Espace géométrique et espace social.

Rares sont dans la nature les surfaces rayées. Lorsque l'homme les rencontre, il les considère comme des curiosités et soit les redoute (c'est l'attitude des hommes du Moyen Age), soit les admire (c'est celle de nos contemporains). Ainsi des stries de certains minéraux ou végétaux. Ainsi surtout du pelage de plusieurs animaux comme le tigre ou le zèbre, qui, après avoir été jugés d'une sauvagerie effrayante, passent aujourd'hui pour les plus beaux de la Création. Ce qui, autrefois, faisait peur ou répugnait, désormais, attire et fascine. Parce que cela demeure l'exception.

La rayure, en effet, n'est pas vraiment une marque naturelle mais une marque culturelle, celle que l'homme imprime dans son environnement, inscrit sur les objets, impose aux autres hommes. Dans le paysage, cela commence avec le soc de la charrue, se poursuit avec les dents du râteau et les traces des roues, et s'achève avec les rails des chemins de fer, les poteaux électriques, les fils télégraphiques et les voies des autoroutes. Partout, le paysage porte sous forme de rayures la trace du passage et de l'action des hommes. Sur les objets, toute présence de rayures est non seulement une marque mais aussi un contrôle. Rayer une surface – comme par exemple le bord des enveloppes *par avion* – sert à la distinguer, à la signaler, à l'opposer ou à l'associer à une autre surface, donc à la classer, à la surveiller, à la vérifier, voire à la censurer. Toute rayure est presque une *oblitération* au sens que la poste et la philatélie donnent à ce mot. Ce n'est du reste pas un hasard si aujourd'hui toutes les marques de contrôle, sur les lettres, sur les billets de transport, sur les tickets d'entrée, sur les étiquettes, sur les factures, utilisent des rayures codées et non plus des systèmes de poinçons ou de caractères typographiques pour attester ce contrôle. Caractéristique est à cet égard le cas des « codes barres » sur les produits vendus dans les grandes surfaces commerciales : l'étiquette portant le prix exprimé en chiffres a dorénavant disparu, et ce sont des barres verticales et parallèles qui l'ont remplacée.

Affichées sur le corps des hommes, les rayures remplissent ces mêmes fonctions : signaler, classer, contrôler, hiérarchiser ; qu'il s'agisse des stries inscrites à même la peau chez certaines ethnies africaines, des tissus rayés portés par telle ou telle population d'Amérique ou d'Océanie, ou bien de tous ces codes vestimentaires, héraldiques, vexillologiques¹ dont nous avons parlé à propos de la culture occidentale. La rayure est toujours un instrument de taxinomie sociale. Elle place les individus dans des groupes et ces groupes dans l'ensemble de la société.

Le peigne et le râteau, tous deux créateurs de rayures, symbolisent tout à fait cette fonction de mise en ordre que constitue le passage de la trace à la marque. Rayer, c'est faire des traces et mettre en rang, inscrire et orienter, marquer et organiser. C'est aussi féconder, car toute organisation, toute orchestration, pour reprendre un terme musical, est facteur de création. Le peigne, le râteau et la charrue, qui rayent tout

¹ Qui concernent les pavillons et les drapeaux.

ce qu'ils touchent, sont, depuis la plus lointaine Antiquité, des symboles de fertilité et de richesse. Comme la pluie, comme les doigts, autres symboles de fécondité ayant à voir avec la trace et la rayure. Ce qui est rayé n'est pas seulement quelque chose de marqué et de classé. C'est aussi quelque chose de créé, de construit, comme le tissu et toutes les structures imitées du textile, comme la planche, la palissade, l'échelle ou l'étagère ; comme l'écriture aussi : mise en ordre des connaissances et sillons fertiles de la pensée, l'écriture n'est souvent sur son support qu'une longue suite de rayures.

Dès lors, on comprend mieux pourquoi au fil des siècles l'homme occidental n'a cessé de marquer de rayures tout ce qui se rapportait au désordre. Il s'agissait certes de signaler ce désordre, de s'en protéger, d'avertir, mais aussi de le remettre en ordre, de le purifier, de le reconstruire. Les vêtements rayés imposés aux fous et aux bagnards sont à la fois des grilles destinées à les isoler du reste de la société et des tuteurs, des soutiens, des voies rectilignes destinés à les remettre « sur les bons rails » et « dans le droit chemin ». La rayure n'est pas désordre ; elle est signe de désordre et moyen de remise en ordre. La rayure n'est pas exclusion ; elle est marque d'exclusion et tentative de réintégration. Dans la société médiévale, les exclus jugés *irrécupérables* (les païens par exemple) sont très rarement obligés de porter des vêtements rayés. En revanche, tous ceux dont on espère la conversion, comme les hérétiques et parfois les juifs ou les musulmans, peuvent en être dotés.

Cela dit, l'homme propose et la rayure dispose. Sa nature et son fonctionnement propre ne peuvent se plier totalement aux codes que la société voudrait lui faire exprimer. Il y a toujours dans la rayure quelque chose qui résiste à l'instauration de systèmes, quelque chose qui porte le trouble et la confusion, quelque chose qui « fait désordre ». Non seulement la rayure montre et cache à la fois, mais elle est tout ensemble la figure et le fond, le fini et l'infini, la partie et le tout. Par là même, toute surface rayée apparaît souvent comme incontrôlable, presque insaisissable. Où commence-t-elle ? Où finit-elle ? Où se situent les vides et les pleins, les ouvertures et les fermetures ? Les zones denses et les zones dé-saturées ? Quel est le plan du fond et celui du devant ? Celui du dessous et celui du dessus ? Le zèbre est-il un animal blanc à rayures noires, comme l'ont longtemps affirmé les Européens, ou bien un animal noir à rayures blanches, comme l'ont toujours reconnu les Africains ?

Il y a avant tout un problème visuel de la rayure. Pourquoi, dans la plupart des cultures, le rayé se voit-il plus distinctement que l'uni ? Et pourquoi en même temps fonctionne-t-il comme un trompe-l'œil ? L'œil voit-il mieux ce qui le trompe ? Opposé à l'uni, le rayé constitue un écart, un accent, une marque. Mais, employé isolément, il devient illusion, gêne le regard, semble clignoter, s'agiter, s'enfuir. Il n'y a plus de différence entre la structure et la figure. La structure est devenue la figure, et celle-ci ne paraît plus pouvoir s'ancrer sur aucun fond ni même s'inscrire dans une géométrie euclidienne. Le rayé pur n'arrête plus le regard. Il est trop effervescent pour ce faire. Il éclaire et obscurcit la vue, trouble l'esprit, brouille le sens.

Trop de rayures finit par rendre fou.

Michel Pastoureau, *L'Étoffe du diable, Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Seuil, 1991.

